



LE CLUB DE L'AMITIE

LA COUSINE DE PARIS

ONANS - MARVELISE - GEMONVAL - FAIMBE - BRETIGNEY
LA GUINGUETTE - ACCOLANS - GENEY - MANCENANS -

TABLE DES MATIERES

- 1° LE CLUB DE L'AMITIE
- 2° AUX LECTEURS (Simone GROSSOT)
- 3° LA FOURCHETTE (Geneviève CUVIER)
- 4° LE COSTUME CLEMENCEAU (Fernand BOURQUIN)
- 5° LES SANGLIERS DES TRONCHOTS (Irène Chavey)
- 6° LE FLUIDE (Simone Grossot)
- 7° LE LEZARD (Blanche Santebin)
- 8° SOUS LE FOIN (Marcel VUILLET)
- 9° LES CACOUILLARDS (Frédéric CHAVEY)
- 10° LA COUSINE DE PARIS (Blandine GUICHARD)
- 11° LA CANCOILLOTTE (Yvonne GRESLY)
- 12° DANS LE PLACARD ! (Irène CHAVEY)
- 13° ELLE EST SALEE ! (Marcel VUILLET)
- 14° LE SINGE (Marcel GUICHARD)
- 15° LE DEJEUNER SUR L'HERBE (Simone GROSSOT)
- 16° DANS LA SOUPIERE ! (Irène CHAVEY)
- 17° LA CHASSE AU DAROU (Madeleine DUMONT)
- 18° SOUS LE BERET (Adrienne VUILLET)
- 19° LE LAPIN (Yvonne GREZLY)

LE CLUB DE L'AMITIE 1980

ONANS :

ALZINGRE Ruth
AUBERSON Pauline
Bernard Maurice
BERNARD Suzanne
BLIND Gustave
BLIND Renée
CHAVEY Frédéric
CHAVEY Irène
CHOPARD Eva
CUBRY Cecile
CUBRY Hélène
CUVIER Geneviève
DUMONT Suzanne
ECART Alexandre
ECART Georgette
GRANGIER Louise
GREMEAUX Odette
GROSSOT Simone
HIRTER Lina
LAFORGUE Rose
LELOURDY Louise
LOMONT Jeanne
NICOLAS Pierre
PERRIGOT Marcel
PICHON Edouard
PICHON Renée
PICHON Emilienne
PICHON Renée
WALTER Paul

MARVELISE-GEMONVAL :

GAUDARD Louise
GAUDARD Marcel
GRAISELY Marc
GRAISELY Yvonne
GUICHARD Blandine
GUICHARD Marcel
MALYVERNE Celestine
PEQUIGNOT Jeanne
PEQUIGNOT Robert

BRETIGNEY-FAIMBE-LA GUINGUETTE

BOURQUIN Fernand
BOURQUIN Marguerite
BREDIN Robert
CUCUEL Yvonne
DUMONT Madeleine
MAGNIN Reine
PERRIER Charlotte
PERRIER Raymond
RAMEL Bernadette

ACCOLANS-GENEY-MANCENANS

BELMONT André	GUIGON Auguste
BELMONT Lucie	GUILLET Léontine
BELZ Camille	MERTZ Simone
BELZ Odette	MOREL Jeanne
FROSIO Julia	MOREL Paul
	SAUTEBIN Blanche
	VUILLET Adrienne
	VUILLET Marcel

AUX LECTEURS

Les membres du CLUB DE L'AMITIE sont heureux de vous présenter quelques-uns de leurs souvenirs les plus gais. Nous gardons pour nous-mêmes nos problèmes et nos drames pour mieux vous faire partager nos joies. Vos rires, ou simplement vos sourires amusés, vous montreront que nous avons atteint notre but.

Habitants d'Onans, Marvelise, Gemonval, Accolans, Faimbre, Bretigney, vous auriez certainement aimé retrouver dans nos anecdotes plus de précision sur l'identité de nos personnages. Mais vous devez bien comprendre que nous étions tenus à une certaine discrétion afin de ne pas froisser les susceptibilités des personnes mises en cause, ou de leurs proches parents. Ce relatif anonymat enlève bien sûr beaucoup de sel à nos histoires. Nous espérons cependant qu'elles restent suffisamment savoureuses pour vous plaire.

Ce modeste recueil est aussi pour nous l'occasion de vous présenter nos meilleurs vœux pour 1981.

Enfin, nous remercions Noël Chavey pour son amicale collaboration.

Onans le 30 novembre 80

La PRESIDENTE :

Simone GROSSOT

LA FOURCHETTE :

(Geneviève Cuvier)

En 1920, un jeune homme brûle d'amour pour une frêle jeune fille d'Onans. Amour fou, amour patient, obstiné même. Mais sans retour.

En effet, notre jouvencelle ne partage pas du tout les sentiments de son soupirant dont les attentions, même les plus délicates, l'importunent.

Le fâcheux sait plaire aux parents et trouve toujours d'excellents motifs pour s'imposer dans la maison. Et le voici un soir à l'heure du "souper". Les parents l'invitent à la fortune du pot. Notre godelureau accepte...

La demoiselle dépitée réfléchit au moyen le plus sûr de marquer son mécontentement et, de signifier à l'importun que sa présence n'est pas souhaitée. Sans cris, sans dispute, afin de ne pas s'attirer les foudres des parents.

Au fond d'un tiroir, une vieille fourchette jouit depuis des années d'une retraite bien méritée. De durs travaux auxquels elle n'était pas destinée l'ont déformée. Avec le temps, la rouille s'est installée partout : sur le manche de guingois, entre les dents tordues.

"Voilà qui édifiera le galant" pensa la demoiselle.

Le jeune homme mangea sans entrain et sa conversation ne fut pas des plus brillantes ce soir là. Mais sa bonne éducation, ou peut-être ses tendres sentiments à l'égard de la fille de la maison, lui interdit de demander une autre fourchette.

Et jamais il ne revint.

Cette fourchette qui sut si bien transmettre son message resta dans la famille. Elle est toujours là. Voulez-vous la voir ?

LE COSTUME CLEMENCEAU

Bourquin Fernand

Novembre 1918. Après quatre ans d'uniforme militaire, chaque démobilisé a droit à un costume : le costume Clémenceau !

Lors de ma démobilisation à Besançon, on m'a donc attribué ce fameux complet . Ah ! Ce n'était pas du sur mesures ! Les manches m'arrivaient aux coudes, les jambes de pantalon ne couvraient pas mes mollets. Ah ! il fallait voir ça ! J'étais plutôt gêné aux entournures. Mais devant l'impossibilité de trouver une grande taille je dus me résigner à accepter ce costume trop petit.

A la gare Viotte déjà, tout le monde me regardait. "Mais regardez celui-là !" Si c'est pas malheureux après tout ce qu'ils ont souffert, que l'armée les habille comme ça !".

Et moi je reviens chez moi... Le dimanche suivant je décidai d'aller à la fête de Champey. Mais chez moi, je n'avais plus de costume décent à me mettre. Pensez donc ! J'étais parti à l'armée à 18 ans et je rentrais à 22 ans. Alors, une seule solution : le Costume Clémenceau.

Arrivé à Champey, je vois deux filles et je leur demande où est la fête "là, un peu plus loin, à gauche". Et dès que j'ai le dos tourné, "il n'est pas mal, mais regarde un peu comme il est fringué !". Au bal, pas moyen de trouver une danseuse ! aucune n'accepte de s'afficher dans les bras d'un gars aussi mal attifé !

Le lendemain, je décidai de consacrer ma prime de démobilisation à l'achat de vêtements plus élégants. A "la ville de paris", le magasin le plus chic de Montbéliard, je choisis un costume enfin à ma mesure et le patron m'offrit en prime une chemise et une cravate. Et en sortant de la "ville de Paris", tiré à quatre épingles savez-vous qui je rencontrai ? Et bien, ces deux "salopes" de Champey !

"Oh, Bonjour Monsieur, C'est dimanche le retour. On espère bien vous revoir à Champey !".

LES SANGLIERS DES TRONCHOTS

Irène CHAVEY

C'était en 1919 ou 1920. Je passais chaque jour devant chez mon grand-père, au milieu du village, pour aller à l'école. Nous, nous habitions ici, au coin du chemin des Tronchots.

Un après-midi d'hiver, après la classe, mon grand-père m'invite à venir manger des gaudes. Nous bavardons un peu en attendant que les gaudes soient prêtes, je me régale et, quand je sors, la nuit est déjà tombée. L'épaisse couche de neige qui recouvre le village éclaircit un peu l'obscurité. La route n'est pas dégagée et c'est à grande-peine que je remonte "la rue des canons".

Mais une mauvaise surprise m'attend : deux ombres noires, immobiles, terrifiantes, montent la garde au coin de notre maison. Les sangliers, certainement ! Les chasseurs en ont déjà tué deux dans la semaine.

Je cours chez Gariot, un voisin. C'était un castreur très connu dans la région. Je lui explique ce qui se passe et il décide de m'accompagner, avec sa bonne. Il se couvre de sa pélerine et se munit d'une lanterne, les rues n'étant pas éclairées. Sa bonne me met un balai dans les mains et dit "y va prendre ma tiotche é lou tchôto".

Et nous voilà partis, à la queue leu leu. Gariot avec sa lanterne. La bonne avec sa pioche et le sifflet dont se servait habituellement le castreur pour annoncer son passage dans un village. Et moi, avec mon balai.

Pas très rassurés, nous progressons dans la neige. Nous apercevons deux masses noires : les sangliers sont toujours là. A notre approche, ils se mettent à bêler. Et oui, c'étaient simplement deux moutons égarés.

Ah ! nous en avons entendu parler tout l'hiver, de nos sangliers".....

LE FLUIDE

(Simone GROSSOT)

Il m'est difficile de situer la date de cette veillée. C'était dans les années 20, certainement. Une vieille demoiselle, très sympathique, au demeurant, mais à l'allure austère, un peu guindée même, recevait à la veillée toute une bande de jeunes et joyeux lurons.

Nous, les filles, autour de notre hôte, nous tricotons, ravaudons, brodons. Ces menus travaux ne nous empêchent pas de papoter. On trouve toujours quelque chose à dire dans les petits villages, même à Faimbe.

Les garçons jouent au tarot. Un oeil sur les cartes, l'autre sur les filles. Mais ce soir, ils semblent nous observer, à la dérobée, avec une attention toute particulière. Ils jouent distraitement.

Et sur sa chaise, la vieille demoiselle, commence à se tortiller. Veut-elle étouffer quelque bruit incongru ? Son visage empourpré trahit la confusion la plus totale.

Elle me supplie du regard "Simone, que m'arrive t-il ?", c'est impossible ! quelles sensations désagréables, et gênantes, surtout en public !". Mais elle supporte son supplice en silence avec toute la force que donne une bonne éducation. Dame ! une demoiselle ne parle pas de son derrière.

Avec une indifférence feinte, les joueurs de cartes apprécient la scène à sa juste valeur. La demoiselle, enfin se lève, et ses tourments s'estompent.

Le farceurs laissent alors éclater leur fou rire et avouent : ils ont versé du fluide glacial sur le siège de la maîtresse de maison. Mais celle-ci, sans rancune, nous offrit quand même à tous boissons et gâteaux...

LE LEZARD

(Blanche SAUTEBLIN)

Cet été là, je m'étais fait une entorse au genou. Après un mois d'hôpital, les docteurs m'avaient autorisée à rentrer à la maison. Mais je devais encore garder un plâtre à la jambe pendant quelques jours. Il m'était donc impossible de quitter mon lit, installé pour la circonstance, à la salle à manger.

Un après midi, une voisine vient prendre de mes nouvelles et bavarder un peu avec moi. Soudain, un peu étonnée et inquiète, elle me montre le rideau : "tu as vu !, un gros lézard est accroché dans le rideau". Je lui explique en riant que mes filles ont gagné un petit serpent en caoutchouc à la fête de Courchaton et qu'elles l'ont certainement placé dans le rideau pour me faire une farce "d'ailleurs, tu vois bien qu'il ne bouge pas!". Et on oublie le reptile.

Mais le soir, alors que toute la famille dort une sensation désagréable me tire de mon sommeil.

Un mouvement désordonné agite mon oreille, juste sous mon cou. Dans un réflexe d'horreur, je le jette à terre en criant, "Ulysse..., viens vite, il y a une vipère dans mon oreiller".. Mon mari descend l'escalier en courant et se met à piétiner l'oreiller. Il saute et saute encore, à pieds joints pour mieux écraser "la vipère". Quand enfin la bête ne donne plus signe de vie, il regarde à l'intérieur, de la taie et y découvre.... un inoffensif lézard, écrabouillé.

La pauvre bête avait profité de la fenêtre ouverte pour s'introduire dans la chambre. Et c'est lui que ma voisine avait aperçu l'après-midi, accroché au rideau. Il prenait un bain de soleil, sans bouger. Et le soir, il avait sans doute pensé qu'il serait bien dans mon lit pour dormir.

SOUS LE FOIN

(Vuillet Marcel)

A quatorze ans, j'étais domestique, ici, au pays, à Accolans, chez le père Boucard.

Avec les gamins de mon âge, je m'amusais souvent à faire enrager un vieux voisin, un peu simplet.

Nous étions certainement cruels avec lui, mais nous ne nous en rendions pas compte. Quand il se mettait vraiment en colère, il se mordait le pouce et nous suivait où nous voulions bien le conduire.

Un jour, à proximité du village, nous commençons à agacer le vieux. Je ne me souviens pas exactement quel mauvais tour nous lui préparions. Mais le voilà, qui prend sa crise et nous pousse en se mordant le pouce. Avec ses vieille jambes, il ne risquait pas de nous rattraper et nous étions sûrs de bien rigoler sans risque.

Mais au détour du chemin nous nous trouvons nez à nez avec le cousin du vieux. Il n'appréciait pas du tout nos plaisanteries au dépens de sa famille et lui, il courait vite.

Sauve qui peut général ! Mes deux copains plongent à droite, du côté des pâtures. Moi je fonce à gauche, dans le bois. Le terrible cousin ne peut poursuivre deux lièvres à la fois. Décidément, ce n'est pas mon jour de chance :

Il se lance à mes trousses. Je cours droit devant moi. ... Et je reste prisonnier d'une "veillie". Je me débats, me tortille et je réussit juste à me dégager avant que mon poursuivant ne me mette la main au collet. Je reprends quelques dizaines de mètres d'avance et j'arrive enfin à la première maison du village, habitée par un brave homme sourd et muet. Par la porte de grange entrouverte je l'aperçois en train de tirer du foin. D'un geste, je lui fait signe de se

taire et devant ses yeux ahuris, je me glisse sous le tas de foin, qu'il vient de préparer.

J'étais heureux d'avoir trouvé une si bonne cachette mais j'avais encore une certaine crainte d'être découvert. C'était une belle râclée en perspective !

Heureusement, après un rapide coup d'oeil, dans la grange, le cousin du vieux est reparti. Le sourd et muet m'a montré en riant que la voie était libre et que je pouvais sortir de ma cachette.

Je l'avais échappé belle ! J'en tremblais encore en arrivant à la maison.

LES CACOUILLARDS

(Frédérique CHAVEY)

C'était en 1922 à l'école de fromagerie de Mamirolle.

Les garçons du village ne nous aimaient pas beaucoup, nous, les élèves de l'école : peut-être parce que les filles du pays nous aimaient trop.

Ils nous appelaient les cacouillard et ne manquaient jamais une occasion de nous jouer un salestour. Nous n'étions d'ailleurs pas en reste.

Un beau jour de printemps, au réfectoire, nous commençons à peine de manger.

Et voilà mes gars de Mamirolle, sous prétexte d'un exercice de pompiers, qui balaient toutes les tables à la lance à incendie, par les fenêtres ouvertes.

Le premier moment de stupeur passé, nous avons bien ri, nous aussi.

Mais certainement moins que ceux de MAMIROLLE.....

LA COUSINE DE PARIS

(BLONDINE GUICHARD)

Il s'appelait Maurice, mais pour nous, il sera toujours 'Montauban', le nom de sa ville natale.

Il arriva à Marvelise en 1940 après avoir faussé compagnie aux allemands, en se laissant tomber dans une haie en Nieleau (entre Marvelise et Onans).

Il se cacha puis vint trouver mon mari, maire du village, qui l'envoya chez mon beau-frère Ernest.

Ernest hébergeait déjà le deuxième personnage de mon histoire : André, un sacré farceur !

André, le farceur, et Montauban, le naïf étaient vraiment nés pour se rencontrer et pour égayer nos veillées de triste époque.

Ainsi, un samedi soir nous avions prévu une veillée chez Hélène Bouley. On ne s'ennuyait jamais chez Hélène. Quel formidable boute-en-train ! Les veillées chez elle comptaient parmi les meilleurs moments de la semaine et chacun les attendait avec impatience.

Mais, le samedi après-midi, André déclara à Montanban "Je ne sais pas si je pourrai aller à cette veillée : je suis malade, je ne me sens vraiment pas bien du tout". André semblait bien triste et Montauban s'apitoya : "Quel dommage ! Tu ne verras pas la cousine d'Hélène. Il paraît que c'est une belle femme.

Et elle arrive de Paris !

Tout le monde savait à Marvelise que le célibat pesait à Montauban et il nous avait fait part de son intention de trouver une

femme dans la région. Hélène lui avait même promis de l'aider dans ses recherches de la femme idéale.

Etait-ce pour ce soir ?

L'heure de la veillée arrive. Nous nous retrouvons tous chez Hélène. Tous, sauf André. Mais Montauban explique cette absence, avec son savoureux accent " Le pauvre, il ne se sentait déjà pas bien cet après-midi".

La femme d'André n'est pas encore là. Elle travaille à sous-Roche et revient le samedi soir à bicyclette.

Alors je me lève et je demande des cachets à Hélène, pour ce pauvre André. "Je vais lui en porter et voir s'il n'a besoin de rien, il faut bien que quelqu'un s'occupe de lui".

Mais ce n'est qu'un prétexte pour aller à la cave et aider André à s'habiller en "cousine de Paris".

Eh oui, la cousine tant attendue n'existe pas, la maladie d'André non plus. Et c'est lui, affublé en femme, qui va jouer les coquettes et troubler notre bouillant célibataire. Tout a été soigneusement préparé : les produits nécessaires au maquillage, une somptueuse robe en soie noire, des dessous affriolants en dentelle, des gants très fins qui cacheront les mains velues. Grâce à la minceur et à l'élégance naturelle d'André nous obtenons un déguisement presque parfait.

Seul un détail trouble l'harmonie de l'ensemble : les pieds. Mais allez donc trouver du 44 pour chausser une jolie femme ! Tant pis, il suffira à la "cousine" de cacher ses grandes tatanes sous la table.

Mon travail accompli, je remonte prendre ma place parmi ma famille et mes amis. Justement, Montauban s'impatiente "elle ne vient pas vite cette cousine !".

Hélène le rassure : " - Oh, tu sais, les parisiennes sont toujours en retard". C'est alors, comme par hasard, que quelqu'un frappe à la porte.

Voici enfin la cousine ! Aucun éclat de rire ne salue l'entrée de cette "belle fille". Chacun joue parfaitement son rôle.

Après les présentations, Hélène, la maîtresse de maison, assoit "la parisienne, à côté de Montauban.

"Elle" explique son retard : "Je suis venue avec ces gens de Courchaton et ils n'étaient pas prêts ! Et vous savez, je dois malheureusement repartir avec eux dans une heure, une heure et demie".

La veillée reprend et, tout naturellement la conversation s'engage entre "la cousine" et son voisin. "D'où êtes-vous ?, Que faites-vous à Marvelise ?

" Vous me semblez un garçon si charmant ! Vous savez, à Paris, j'aurais déjà pu me marier, mais je n'aime pas les Parisiens. Je crois que c'est un homme comme vous qu'il me faudrait". Elle parle d'une voix un peu bizarre aigüe, avec quelques intonations plus graves. André modifie bien sa voix mais quelques "dérapages" lui donnent parfois un accent plutôt viril. Montauban ne remarque pas ces petites anomalies vocales. Il plane. Il entend les anges. C'est le paradis ! surtout que "la belle" joint le geste à la parole. D'abord, un bras posé affectueusement sur son épaule, puis un chaste baiser qui laisse une magnifique tache rouge sur la joue du brave garçon.

Mais Montauban se sent un peu gêné par cette approche si directe, devant nous tous, ses amis. Il a besoin d'un petit encouragement. Je lui glisse à l'oreille "vous lui plaisez drôlement ! Et elle est riche. Si vous pouviez l'épouser, vous seriez casé. Ne manquez pas votre chance !!!".

Et la soirée passe vite. La cousine dévoile négligemment ses dessous féminins, pose innocemment la main sur la cuisse de sa conquête.

Montauban cache avec peine son trouble tandis que nous, nous réprimons difficilement notre fou-rire.

Mais voilà, l'heure de séparation. La belle parisienne doit nous quitter. Elle écrira, c'est promis.

Hélène demande à Lucienne, la femme d'André, d'aller chercher son mari, "Il n'a pas eu la chance de rencontrer ma cousine, mais il pourra peut-être venir passer la fin de la veillée avec nous, s'il va mieux".

Et un quart d'heure plus tard apparaît un André visiblement malade : une légère application de talc sur le visage lui a donné une pâleur plutôt effrayante.

Montauban s'enquiert de sa santé puis ajoute : "Oh, si tu savais ce que tu as manqué ! Ces parisiennes elles ne sont pas si bêtes que les femmes d'ici. Elles ont un sacré culot. Elles sont drôlement évoluées. Et entreprenantes !! Elle mettait presque ses mains dans mon pantalon ! Ah, je lui plais !"...

Et le récit de Montauban, agrémenté de réflexions personnelles sur ces sentiments, sur ses projets fut encore plus irrésistible que la scène elle-même.

Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. Le lendemain, les gens nous disaient : "On vous a entendu rire dans tout le village. Vous en avez de la chance de rigoler comme ça par les temps que nous vivons !".

Nous n'avons jamais révélé la vérité à Montauban, pour prolonger le plaisir de cette mystification mais aussi pour ne pas lui provoquer une trop cruelle déception. De temps à autre, il demandait des nouvelles de "la cousine". Hélène lui répondait : "Elle a écrit mais elle ne peut pas encore revenir. Plus tard peut-être, Elle dit qu'elle pense à toi et elle t'embrasse bien fort". Mais la cousine ne revint jamais. Et pour cause.....

LA CANCOILLOTE

(Yvonne Graisely)

Maintenant, vous connaissez Montauban, ce jeune homme dont vous a parlé ma belle-soeur.

La vie dans notre région lui plaisait beaucoup. Mais jamais il n'avait accepté de goûter notre grande spécialité comtoise : la cancoillote.

Or, il ne manquait jamais une occasion de taquiner les filles. Un jour, excédée par ses chatouilles, je décide de me venger.

Je prépare une énorme tartine, très généreusement recouverte de cancoillote et je m'approche innocemment de lui. Le piège fonctionne à merveille : Montauban tout joyeux s'apprête à me pincer, il rit déjà. Alors je lui applique bien fort ma tartine sur la figure. Je vous assure qu'il aurait préféré une tarte à la crème.

"Ah ! la sale bête, elle m'a fait bouffer de la cancoillote !"

Le visage tout enconcoillotté, il court jusqu'à la fontaine pour se laver, bien sûr, mais aussi pour se rincer la bouche.

Cette mésaventure ne fit que renforcer son horreur de la cancoillote.

DANS UN PLACARD !

(Irène Chavey)

Dans ma jeunesse, je passais presque toutes les fêtes chez ma marraine, à Courchaton. Ce joli village représentait les vacances pour moi.

Une année, à carnaval, ma marraine me montre sa penderie "Regarde les costumes de mes oncles. Ah ! vraiment, ils s'habillent comme les gens biens. Tiens, essaie cette queue de morue, et ce haut de forme. Avec ces chaussures vernies, tu seras magnifique". Jean, un jeune voisin veut lui aussi se déguiser. Ma marraine lui trouve des vêtements très élégants.

Et, le visage caché derrière des masques nous voilà prêts pour effectuer une joyeuse promenade dans Courchaton.

Nous décidons un premier arrêt chez M., une sympathique famille, avec deux filles à marier. La mère ne sait pas qui se cache derrière les deux masques, elle pense qu'il s'agit de deux garçons. Et à en juger par la qualité de leurs costumes, ce sont peut-être de beaux partis pour leurs filles. On se met en quatre pour nous, on nous gâte : chocolat, gâteaux, bon vins, eau-de-vie, de la mirabelle !. Bien sûr, je ne bois que très peu, et j'apprécie moins ce régime que Jean. Lui, sans découvrir complètement son visage, il fait honneur à tout ce qui lui est présenté.

Lorsque j'en ai assez je décide de laisser Jean à ses délices et de filer discrètement. Mais gênée par mon masque, je me trompe de porte : j'ouvre un placard, essaie d'y pénétrer et reçois les pots de confiture sur la tête.

Je suis partie bien penaude et ce fut la fin de notre journée carnaval...

ELLE EST SALEE !

(Marcel Vuillet).

Avant la guerre, j'accompagnais souvent un maquignon dans ses tournées. Il était toujours à l'affût d'une bonne blague.

Un matin, vers onze heures, nous arrivons au bistrot de Cubrial. La salle est déserte et, en habitués, nous entrons à la cuisine où la patronne prépare le repas familial.

Pendant que la brave femme va nous chercher une chope de rouge, ce vieux farceur prend une bonne poignée de gros sel et la jette dans la marmite de soupe.

Nous n'avons malheureusement pas assisté au repas mais nous avons ri tout l'après-midi en imaginant l'instant où la patronne du café a servi cette soupe...

LE SINGE (Marcel GUICHARD)

Début octobre 1918, en Belgique, à deux kilomètres du front. Le groupe de liaison auquel j'appartiens revient vers l'arrière. Nous sommes tous couchés ou assis autour du plat de campement garni du singe traditionnel, en train de chauffer. La gamelle à la main, nous mangeons en suivant des yeux un combat aérien. Deux avions se mitraillent au-dessus de nos têtes. Et soudain une rafale de mitrailleuse trace une ligne meurtrière au milieu de notre cercle.

Lorsque nous reprenons nos esprits, nous avons la joie de constater que personne n'est touché. Pourtant le plat de singe a été transpercé !

Et l'adjudant qui, quelques secondes auparavant surveillait la cuisson, pousse un soupir de soulagement "Ouf, quelle chance !".

Alors le plus jeune d'entre nous, un titi parisien se tourne vers les autres, mariés pour la plupart "eh bien, les gars, qu'est-ce qu'il y a comme cocus ici !"...

LE DEJEUNER SUR L'HERBE

(Simone Grossot)

A cette époque, on ne parcourait pas des dizaines, voire, des centaines de kilomètres en voiture, pour un pique-nique au bord d'une autoroute.

A Faimbre avec mon mari et quelques amis nous partions souvent manger sur l'herbe, les dimanches d'été.

C'était toujours une fête pour nous.

Ce jour là, tout était prêt pour un pique-nique particulièrement réussi.

Mais soudain, un gros orage éclata.

Et voilà nos projets à l'eau.

Nous nous lamentions en chœur :

"Encore une journée de gâchée" !

- Oui, j'aurais tant voulu manger sur l'herbe !

- Attendez, je vais arranger ça ! déclara Maurice, mon mari...

Et il apporta une grosse brassée de trèfle qu'il jeta au milieu de la cuisine.

Nous voulions manger sur l'herbe : nos vœux furent exaucés. Et surtout, quelle rigolade !

DANS LA SOUPIERE

(Irène Chavey)

Monsieur Dupré, un ancien notaire habitant autrefois à Onans. Ah, ce n'était pas un riche notaire celui-là ! Il vivait même pauvrement, se contentant souvent d'un repas par jour.

Un soir passant vers ma grand-mère qui préparait à manger pour ses cochons il lui demanda "Puis-je avoir quelques-unes de ces pommes de terre, Madame Pérrigot !"

Et il sortit son canif pour enlever la peau des pommes de terre cuites à l'eau.

Avec le verre de cidre que j'allai lui chercher, il ne mangea, ma foi, pas plus mal que d'habitude.

Une brave dame, mère d'une famille nombreuse, l'invitait quelquefois à sa table. Pendant que les enfants et M. Dupré mangeaient, la mère s'occupait de son petit dernier, un garçon de quelques mois. Sur la table, dans un coin, elle changeait ses couches avant de lui donner le biberon.

Or un soir, M. Dupré déclara à ma grand-mère : "Vous savez Mme Pérrigot, à midi je n'ai pas très bien mangé. Le bébé de Mme..... a pissé jusque dans la soupière ! Le petit salopiaud ! Si c'était une fille l'incident ne se serait pas produit et on aurait pu manger cette bonne soupe au lard !"....

LA CHASSE AU DAROU

(madeleine Dumont)

Personne n'a jamais attrapé de darou, ni de dahut. Ces animaux insaisissables n'existent que dans l'imagination des farceurs, toujours prêts à rire aux dépens des naïfs.

Qui eut l'idée, pour faire "marcher" les enfants, d'organiser cette chasse au darou dans le bois des boulets ? Une bonne grand-mère qui elle-même se déplaçait difficilement. Elle resta donc à la maison pendant que nous tous, une quinzaine de jeunes gens, traquions joyeusement le darou

Après une folle après-midi de rires, de cris, de courses en forêt, nous rentrâmes heureux mais exténués.

Une surprise nous attendait : la grand-mère avait disparu. Après l'avoir cherchée partout, dans la maison chacun conclut qu'elle ne pouvait être que dans la forêt.

Et une deuxième chasse s'organisa. Moins joyeuse que la chasse au darou, mais tout aussi infructueuse.

La nuit tombait et l'inquiétude s'ajoutait à la fatigue.

Alors, la terrible grand-mère eut pitié de nous : elle sortit de sa cachette. Car elle avait volontairement disparu pour "nous faire marcher".

Et de derrière un gros arbre, elle avait suivi avec beaucoup d'amusement nos vaines recherches.

SOUS LE BERET !

(Andrienne Vuillet)

Nous aimions nous retrouver entre jeunes, chez ma belle-soeur à Marvelise. Nous y passions le temps à bavarder et à jouer.

Un soir, il s'agissait de retrouver un oeuf caché dans la pièce.

Jean sort pour quelques minutes pendant que nous cherchons une bonne cachette. Je m'approche de R..., un brave garçon souvent victime de nos plaisanteries à cause d'un léger bégaiement :

"Tiens, on va mettre l'oeuf sous ton bêtet".

R... accepte. Il trouve lui aussi la cachette excellente. Il met l'oeuf sur sa tête et rabat son bêtet jusqu'aux oreilles.

Jean rentre et commence ses recherches. Il aperçoit rapidement la bosse sur la tête de R...

" Je crois qu'il est là !".

Et il donne une bonne tape sur l'oeuf qui s'écrase et dégouline le long des cheveux du pauvre R...

Il n'en fallait guère plus pour nous amuser toute une soirée.

LE LAPIN

(Yvonne GRAISELY)

Un petit coq de seize ans poursuivait de ses assiduités toutes les filles de Marvelise.

Peut-être manquait-il de séduction.

Si bien que toutes ses tentatives étaient vaines. Elles nous agaçaient même.

Nous eûmes alors l'idée de lui jouer un tour. Lui qui aimait tant attendre les filles, le soir, il serait servi !

"Aujourd'hui, nous avons rencontré la petite M... d'Onans. Nous comptons parmi ses meilleures amies, et elle nous a chargé d'une commission assez délicate :

Elle a le béguin pour toi, et elle aimerait te retrouver ce soir à Onans, vers la fontaine au milieu du village".

Le pauvre jeune homme ne doutait absolument pas de ses dons de séducteur et trouvait tout à fait normal que la belle M... tombât amoureuse de lui. Il ne se méfiait donc pas de cette proposition de rendez-vous.

Et notre amoureux attendit jusqu'à minuit, exposé à une bise glaciale. Quel lapin pour notre petit coq !...

Quant à M..., elle ne sut jamais qu'elle avait été tant attendue ce soir là....

